

Visite à mes parents

La chronique de Frédéric Boyer



Maman glisse doucement dans la nuit. Elle n'est plus capable que de proférer une succession de mon chéri, mon chéri quand elle me voit. Je suis devenu Mon-chéri-mon-chéri. Un peu comme dans ces lettres d'amour littéralement envahies par l'émotion et dont les répétitions touchantes de mots et d'expressions, de précipités d'expressions, visent un au-delà du langage et de la pensée. Une pure déclaration. La parole entre nous s'est métamorphosée, l'échange effacé comme la poussière, mais il demeure cette volonté de se comprendre au-delà des mots. L'entêtement de la tendresse devant les ténèbres. C'est-à-dire que le corps a lui aussi des milliers de choses à dire, ce corps âgé tout à la fois lourd, gauche, et si léger pourtant, vacillant comme une flamme. Il me semble qu'avec la dégradation, l'affaiblissement, réapparaît soudain la petite fille d'autrefois. Celle de Savigny-sur-Orge dans les années trente du siècle précédent, en robe blanche dans le verger.

Papa tient bon, mais pour combien de temps encore? Leur petite maison n'a pas bougé. Le jardin est en friche mais comme c'est l'hiver on ne le remarque pas trop. Le rosier a grandi seul. Il finira ainsi. On guettera ses fleurs au printemps derrière les rideaux de la porte-fenêtre de la cuisine - unique poste de guet dans la journée. Ils ont fait ravaler la façade, me fait remarquer papa avec fierté, en prenant soin de choisir la même couleur, un ocre très pâle. C'est un événement considérable. Mais ne rien changer surtout. À l'intérieur aussi ce sont les mêmes meubles, les mêmes objets et bibelots disparates, et tous curieusement intacts depuis de si longues années. Les mêmes tableaux aux murs.

Leur univers minuscule connaît de mini-catastrophes. Le couteau à pain a disparu! On s'en inquiète avec angoisse. Cette découverte change la couleur du jour, son déroulement rituel. Maman me lance un regard perdu comme si ce léger incident lui était ses dernières forces, la précipitait dans le doute de l'existence même, jusqu'à ce que je retrouve avec soulagement

Je lui parle des enfants, elle fait celle qui se souvient de tout sans poser d'autres questions.

le disparu caché sous les serviettes de table. Mais qui l'a mis là? s'interroge maman, désespérée.

Je lui parle des enfants, elle fait celle qui se souvient de tout sans poser d'autres questions. Une année encore. Le solstice d'hiver est passé et un autre jour paraît dans la lueur glacée de décembre. Je me souviens d'un vers de Pétrarque: « *Passer mai solitario in alcun tetto/non fu quant'lo* » - « *aucun toit n'eût moineau plus seul que moi* » (Canzoniere, 226). Non, aucun toit n'a moineaux aujourd'hui plus seuls qu'eux, mes deux vieux parents unis dans la solitude de l'âge.

Maman qui, disait-on dans la famille avec cette fierté enfantine des gens sans histoire, avait autrefois sur la Côte d'Azur quelque chose de la beauté de Grace Kelly,

ressemble aujourd'hui à un petit oiseau effaré, ennuyé, caché sous son toit, et qui sourit comme pour tromper l'adversaire qu'elle sait rôder dans le jardin. Elle a dû abandonner ses chignons et ses tailleurs. Je crois qu'elle s'y résigna à la mort de ses deux sœurs aînées, il y a quelques années à peine. Comme si avaient disparu les deux derniers témoins de la naissance de sa beauté. Mais nous n'étions déjà plus à nous étonner que tout cela, cette invisible aventure de nos existences, ne fût pas éternel.

Il y a toujours mon lit d'adolescent dans mon ancienne chambre qui sert aujourd'hui de bureau à papa, mais dont on ne sait quels travaux peuvent l'occuper ici encore. Des papiers administratifs, des enveloppes timbrées pour d'hypothétiques courriers qui, selon la formule, « *attendent bien un petit peu encore* », des livres d'histoire et des romans, les grilles du Loto qui ne donnent jamais rien, de vieilles photos de nous, les fils. J'aurais aimé me jeter sur ce lit. Je ne l'ai pas fait. Il y a longtemps que je ne dors plus chez eux. Je ne le peux plus même si je me souviens

parfaitement du sentiment déchirant mais heureux qui s'emparait de moi les dernières fois que je l'ai pu, dormir chez eux, le sentiment de retrouver dans la nuit, avec les bruits de la maison, les murmures de mes parents derrière les cloisons, l'enfant que je ne suis définitivement plus. Et ne plus revoir chaque matin le regard bleu froidement indulgent de mon père, d'une douceur jamais mièvre, et qui écartait toujours le pire.

À présent, j'ai appris seul à accueillir le pire et le détourner, pour un temps, de nous. Le suspendre. Quelques années encore. Tout passe, dit le sage. Je comprends à peine que c'est aussi cela la dignité de la vie terrestre. Le passage. Le transitoire, et que la Bible nomme *hevel*, vanité, néant, souffle. On peut et on doit y loger. Cette vision des choses n'est pas si désespérante si l'on veut bien penser que nous sommes les gardiens, les veilleurs de ce qui passe. Je souhaite à mes parents (et à tous) une belle nouvelle année. Maman me regarde. Quelque chose est sauf au cœur de cette hébétéuse par intermittence bienheureuse.